

Réfléchir à l'évolution de la recherche en sciences humaines et sociales, à leur dialogue avec les autres sciences dans la construction de la connaissance, à leur organisation en France et dans l'espace européen de recherche, envisager les perspectives.

C'est à cette tâche que le séminaire de Caen s'est attelé les 3 et 4 février 2014. Plus de 60 scientifiques œuvrant à la structuration et au pilotage de la recherche SHS en France y ont participé.

L'ambition pouvait paraître démesurée pour un seul séminaire. Ambitieux, l'objectif était effectivement, mais il était nécessaire. Nécessaire parce que la construction des dispositifs européens et nationaux (H2020, stratégie nationale) conduit à réfléchir de concert l'organisation et le rôle des SHS dans ces dispositifs, tant sur le plan épistémologique que dans le processus concret de production de connaissances. Nécessaire aussi parce que les disciplines ont creusé, ces dernières décennies, de forts sillons de spécialisation. Nécessaire enfin parce que la complexité du réel suppose la construction d'interrogations et de compréhensions coordonnées entre plusieurs disciplines.

Le fait est qu'aujourd'hui le large spectre des SHS est crédité d'un rôle essentiel par les organismes nationaux et internationaux, les responsables politiques et les médias. Les bouleversements du 20^e siècle y sont pour beaucoup.

Le fait est également que la formulation d'objectifs de politique scientifique sous formes de défis a fait entrer une part des SHS aux côtés d'autres domaines scientifiques dans les priorités de la recherche.

Cette approche, véritable main Stream de politique scientifique, a pour résultat contradictoire de stimuler une réflexion tournée vers le pluri et l'interdisciplinaire, tout en tenant notamment à l'écart les humanités.

Cette approche a également pour caractéristique d'associer trop rarement les SHS à la construction des problématiques, leur donnant, trop souvent, un rôle périphérique.

Il revient aux chercheurs en SHS de réfléchir ces évolutions à l'aune ces changements. La pluri, l'inter et la transdisciplinarité ne sont pas l'agrément quand la discipline en laisse le loisir, elles font partie de la démarche, sans cesse remise sur le métier, de construction de la connaissance et de progression des disciplines constituées.

Ce séminaire n'est pas un moment isolé. Il s'inscrit dans un fil d'initiatives prises à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle. Le colloque Mendes France de Caen, 1956, qui avait mis sur la table et en débat les enjeux de la recherche française, en est une. La commission Gulbenkian,

1996, présidée par Immanuel Wallerstein, en est une autre. De façon plus récente, le séminaire a directement pris la suite des travaux du conseil d'orientation d'Athéna, 2013, et du premier congrès du réseau national des MSH, 2012.

Sans présomption excessive, le séminaire 2014 a apporté sa pierre à l'édifice. Les débats ont été riches, les perspectives débattues, des lignes de forces soulignées, envisagées, tracées. Ces moments où la réflexion épistémologique se conjugue à la réflexion sur l'organisation et la structuration sont suffisamment rares pour que l'on apprécie d'avoir rassemblé en ce lieu autant d'universitaires concernés, investis et avertis.

La tâche à venir en apparaît d'autant plus substantielle. Il faudra concrétiser les perspectives tracées lors de ce séminaire, ne lâcher ni le fil de la réflexion, ni celui de l'organisation concrète, renforçant les dynamiques réelles des milliers de chercheurs et d'enseignants-chercheurs à l'œuvre.

Pascal Buléon

Directeur de recherche CNRS, Directeur de la MRSH



L'interview Etienne Anheim

Intervenant du séminaire de Caen, Etienne Anheim porte sur la place des SHS dans Horizon 2020 un regard qui distingue trois dimensions, politique, stratégique mais surtout épistémologique. Retour sur sa contribution.

L'épistémologie est l'un des 3 piliers qui soutiennent votre discours. Dans quelle mesure la clarification de l'épistémologie des SHS est-elle importante?

La question épistémologique est l'une des plus importantes car, en fonction de la réponse choisie, les stratégies, à la fois de recherche et de réponse aux appels à projets, seront différentes.

Beaucoup de gens considèrent que chaque discipline a un ensemble de règles épistémologiques propres. D'autres considèrent que, au-delà de ces épistémologies très locales, il existe des épistémologies régionales : par exemple, une épistémologie propre aux sciences de l'Homme et une autre propre aux sciences de la nature. Une dernière manière de voir les choses est de considérer qu'il y a une épistémologie générale possible, qui serait le point commun entre tout ce que les savants appellent « Science ».

Selon que l'on considère ou non qu'il existe des passerelles entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, la réponse à un appel à projets, qui ne sectorise pas ses thématiques par discipline mais par « grands défis », ne sera pas la même.

L'enjeu d'H2020 se situe là. Que fait-on à partir du moment où l'on reconnaît qu'il n'y a pas de thématique spécifique ? On peut faire contre mauvaise fortune bon cœur et essayer de faire rentrer la thématique des SHS dans certains défis, ce qui est une première manière pragmatique de répondre à la question ; mais il y a également une manière plus théorique de répondre, qui est celle que je défends. Il s'agit de faire la preuve de la scientificité des SHS dans un contexte de dialogue direct avec les sciences expérimentales.

Vous dites que l'épistémologie des SHS n'est pas si différente de celle des autres sciences

En réalité, il y a moins de différence de substance qu'on le dit habituellement entre les sciences de la nature et les SHS.

Depuis la fin du 19^e, les schémas dominants sont ceux qui opposent les sciences de l'« esprit » aux sciences « de la nature ». Ce schéma dualiste repose sur l'idée qu'il y a d'un côté des éléments naturels inertes qui n'ont pas d'effet retour sur l'expérimentation, et de l'autre, des phénomènes humains qui relèvent d'une forme de compréhension, au sens psychologique du terme. Les sciences de la nature seraient donc les sciences de l'explication, au sens de la loi (e.g. les lois de Newton), quand les sciences de l'homme seraient les sciences de la compréhension.

Cette position classique n'a pas toujours été partagée par tout le monde. La sociologie en France, sous le modèle de Durkheim, a tenté de se représenter comme une science au sens fort du terme en mettant en évidence des lois. De cette tradition déterministe est née toute une partie de la sociologie du 20^e siècle qui a utilisé des méthodes quantitatives et statistiques pour mettre en évidence les régularités du comportement humain et montrer que sa prévisibilité n'est pas nulle et que l'on peut y voir, sinon des lois, des tendances.

Au cours du 20^e siècle, le caractère relatif des sciences naturelles a également émergé, permettant de représenter le rapport entre sciences exactes et sciences de l'homme comme une sorte de continuum dont certains aspects sont partagés d'un bout à l'autre de la chaîne. Ce nouveau rapport à la science a permis d'attribuer une place à toute une série de disciplines intermédiaires qui seraient sinon difficiles à classer.

Le critère de la prédictivité, qui a été un des grands critères pour distinguer la science de la non-science, est lui-même devenu un critère relatif, de même que le critère de la reproductibilité. Nous faisons face à une variété de cas très complexes où les formes de circulation entre ce que l'on appelle science et ce que l'on n'appelle pas science sont plus compliquées que ce que l'on croit. Nous devons donc réfléchir à l'arrière-plan théorique que nous mobilisons.

L'accent est souvent mis sur la diversité, l'hétérogénéité des SHS qui serait leur atout, leur richesse. Dans votre texte,

vous plaidez davantage pour une mise en lumière des points de convergence.

Il s'agit d'un choix théorique au départ. De fait, dans beaucoup de documents programmatiques, on trouve l'idée que ce qui caractériserait les SHS, c'est leur diversité. Selon moi, ce discours masque une relative timidité à formuler ce que pourraient être les points communs scientifiques des SHS. Je ne pense pas que les SHS soient plus diverses que les sciences expérimentales. En revanche, je pense qu'il y a des traditions disciplinaires assez fortes qui donnent l'impression aux individus qu'ils ont des pratiques fortement différenciées, ce qui n'est pas toujours vrai d'un point de vue épistémologique.

De mon point de vue, c'est un effet d'optique lié au fonctionnement de l'institution. Si vous créez des institutions, des libellés, des postes et des sociétés, vous créez des identités. Mais, derrière ces identités institutionnelles, il n'existe qu'un nombre limité de postures scientifiques et je pense qu'il est tout à fait possible d'envisager un noyau commun de procédures et d'ambition scientifique que se partageraient toutes les sciences de l'homme.

Pensez-vous, comme Immanuel Wallerstein, qu'il faudrait revenir à une épistémologie commune et considérer les SHS comme une seule discipline?

Oui, c'est aussi mon point de vue. Je pense qu'il est intéressant d'avoir le projet intellectuel le plus intégratif possible. Il faut commencer par le mot « Science », qui serait le nom du projet de connaissances que l'homme cherche à établir sur le monde et sur lui-même. Nous pouvons ensuite le spécifier : homme ou nature, en sachant, avec Philippe Descola, que cette division est elle-même une construction historique des sociétés humaines, puis, à l'intérieur de cette science de l'Homme, considérer les différentes disciplines et sous-disciplines. Cependant, quel que soit l'endroit où l'on se situe dans cette chaîne de fragmentation, il me semble important de ne pas perdre de vue que l'on se rattache tous à une seule et même ambition scientifique.

Les chercheurs en sciences humaines et sociales doivent assumer cette ambition scientifique et cesser de s'imposer à eux-mêmes un modèle de la science obsolète, pour dire qu'ils ne peuvent pas y souscrire. Le modèle newtonien, qui réduit la science à des lois écrites en langage physico-mathématique, est périmé depuis longtemps. La « Science », c'est d'abord un discours ordonné et critique sur la connaissance que l'on peut avoir d'un phénomène.

Vous insistez sur la nécessité d'effectuer un travail d'explication afin de démontrer l'utilité, la scientificité et la pertinence des SHS.

Très souvent, les SHS ont des difficultés à répondre à la question de leur justification sociale. Or il existe au moins 2 réponses qui vont dans des directions certes différentes mais complémentaires.

Tout d'abord, il faut redéfinir l'utilité. L'utilité ne se traduit pas seulement par la mise en place de dispositifs techniques. Il existe différentes formes d'utilité et celle des SHS se manifeste au niveau de la constitution même des sociétés humaines. Nos disciplines servent à prolonger un effort pluriséculaire des sociétés pour se penser elles-mêmes et transmettre des savoirs et des objets de culture.

La transmission de grands textes littéraires, des connaissances sur les sociétés humaines, des règles de fonctionnement économique et social, n'est pas moins utile que d'avoir la possibilité de passer l'aspirateur en dépensant moins d'énergie.

Ensuite, quand bien même on admettrait de rentrer dans la dimension instrumentale de l'utilité, les SHS sont largement à même de prouver leur efficacité, même quand ses conséquences sont discutables. Le marketing ou les sondages politiques, qui sont des faits massifs de structuration de l'opinion démocratique, libérale et capitaliste de nos sociétés, sont directement liés au développement de la sociologie. La politique au sens occidental du terme n'existerait pas sans la philosophie et la rhétorique, ni l'économie financière sans l'économie en tant que science sociale.

Nous devons prendre la mesure de l'effet de nos disciplines. Les chercheurs en SHS doivent être conscients que, comme les biologistes et les physiciens, leurs travaux scientifiques ont une efficacité. Il faut qu'ils le disent et le montrent. Cela doit également les inciter à la prudence. La mise en circulation de textes, la production de savoirs, la défense de telle ou telle tradition ont des effets sur la vie sociale. Prenons pour exemple les programmes scolaires. Depuis 15 ans, les deux éléments avancés dans les programmes d'histoire sont l'histoire des arts et l'histoire des religions. Ce n'est pas anodin, ni pour ce que cela dit de notre société, ni pour ce que cela peut avoir comme effet sur la structuration des générations actuellement formées dans ce rapport à l'histoire.

Il y a, dans l'opinion commune, cette espèce de foi, construite depuis ce qu'on appelle la révolution scientifique du 17^e, selon laquelle certaines disciplines transforment le monde et d'autres non. Beaucoup sont prêts à reconnaître que la physique a des applications pratiques, peu de gens, en revanche, sont prêts à le reconnaître pour la sociologie ou l'anthropologie.

Les chercheurs en SHS ont une capacité à transformer le regard des sociétés par le savoir qu'ils produisent. Les sciences de l'environnement, par exemple, sont nourries par une réflexion sur le statut même de la nature et le rapport entre l'homme et la nature, menée par les anthropologues, les historiens... L'histoire du climat a commencé avec Le Roy Ladurie, 30 ans avant que se pose la question du réchauffement climatique.

Un dernier mot sur H2020 ?

Dans un cadre comme celui des défis européens, je pense qu'il est important de travailler sur nous-mêmes afin de prendre conscience que nous avons une action et une responsabilité sociale. H2020 peut être l'occasion de présenter notre rapport épistémologique aux savoirs et de prouver notre utilité sociale.

Il y a à la fois un travail de pédagogie à faire et une prise de conscience à opérer.

Etienne Anheim, maître de conférences à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

Etienne Anheim, Les sciences humaines et sociales dans l'Horizon 2020, Rapport disponible sur le site de l'Alliance ATHENA



Ouvrir les sciences sociales : un rapport toujours d'actualité

15 ans après la publication du rapport, Immanuel Wallerstein, président de la Commission Gulbenkian, fait le point sur la situation des disciplines de sciences sociales.

Publié en 1996, le rapport «Ouvrir les sciences sociales» rendu par la Commission Gulbenkian recommandait une restructuration en profondeur des disciplines de sciences sociales pour favoriser une meilleure articulation entre la pensée et l'action, entre la théorie et la réalité.

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les terrains intellectuels et organisationnels n'ont cessé d'être mobilisés pour mieux répondre aux exigences économiques. Pour les auteurs du rapport, il en résulte un phénomène de déstructuration intellectuelle que l'interdisciplinarité, véritable sésame des politiques de recherche, peine à réparer.

En conséquence, la Commission émettait à la fin de son rapport 4 recommandations :

- Créer des institutions, appartenant ou associées aux universités, qui rassembleraient des spécialistes pour un travail commun d'une année autour de thèmes urgents spécifiques
- Instaurer des programmes de recherche intégrés dans les structures universitaires qui traversent les lignes traditionnelles, poursuivent des objectifs intellectuelles spécifiques et disposent de fond pour une période limitée (5 ans)
- Rendre obligatoire l'affiliation conjointe d'un professeur à deux départements afin d'extraire les débats intellectuels de chaque département et les cursus offerts d'une simple formule administrative
- Rendre obligatoire pour les doctorants la prise en charge de cours ou de travaux de recherche dans un second département.

Plus de 15 ans après sa publication, Immanuel Wallerstein, président de la Commission, estime que bien peu de choses ont changé. La crise structurelle des savoirs continue d'accompagner la crise structurelle « Monde ».

Pour que la situation ne s'aggrave pas dans les prochaines années, Immanuel Wallerstein appelle de ses vœux un mouvement de convergence des disciplines et le retour à une épistémologie commune.

Il ne s'agit pas d'ignorer les disciplines mais de les transcender.

Vers un observatoire des SHS

En partenariat avec l'Observatoire des Sciences & Techniques, l'Alliance ATHENA travaille à l'émergence d'un Observatoire des Sciences Humaines et Sociales françaises. La première pierre sera posée à la rentrée 2014 avec la mise en ligne d'une première base de donnée des laboratoires de SHS.

En 2013, l'Alliance ATHENA a créé le Groupe d'Activité Multi-Opérateurs « Etat des lieux et indicateurs » dont la mission est de proposer des actions pour mieux faire connaître les réalités de ces sciences, leurs contributions à la connaissance et aux sociétés.

L'objectif est non seulement d'accorder une nouvelle visibilité aux activités de recherche en SHS, mais également de recueillir des données pour permettre la construction d'indicateurs reflétant au mieux les pratiques réelles des laboratoires.

Ce projet s'inscrit dans une dynamique collective et participative basée sur un dialogue permanent entre les acteurs de la recherche.

D'une vision incomplète vers une vision multidimensionnelle

Caractérisée par une très grande diversité de disciplines et de structures, la recherche en SHS ne dispose à ce jour que d'états des lieux parcelaires. Le nombre de spécialités et de sous-spécialités, le manque de consensus autour d'indicateurs appropriés et l'absence de dispositifs partagés de veille scientifique ont eu pour conséquence d'affaiblir l'appréciation de l'activité de ces 1000 laboratoires et la juste perception de la contribution des SHS à la recherche et aux sociétés.

La démarche consiste à rendre compte, en permanence, des réalisations, compétences et moyens de la recherche en SHS. Il s'agit de :

- dessiner les grandes tendances de la recherche en SHS ;
- analyser les forces et faiblesses des différents secteurs disciplinaires ;
- aider à identifier des axes de recherche émergents ;
- consolider la rédaction de documents d'orientation stratégique.

De nouveaux indicateurs : un enjeu scientifique

Outils de diagnostic et d'aide à la décision, les indicateurs sont essentiels pour construire des analyses et des visions prospectives partagées à tous les niveaux du système, qu'ils servent au pilotage de niveau national ou à celui des établissements. Les indicateurs actuellement utilisés pour évaluer le rôle des SHS dans la science et la société et l'activité des chercheurs sont très insatisfaisants. Leur utilisation conduit à des erreurs dommageables en matière de programmation scientifique.

La première condition de réussite pour la production d'indicateurs adaptés est le recueil et la mise à disposition de données vérifiées et vérifiables. Ces dernières existent mais elles sont mal répertoriées et peu partagées. La première action engagée a été de constituer une base de données de tous les laboratoires publics comportant une composante SHS pour permettre à tous de mieux appréhender le secteur des SHS.

La première cartographie des laboratoires de SHS

L'Alliance ATHENA mettra en ligne, à la rentrée 2014, une première cartographie des laboratoires de SHS. Tous les laboratoires comportant une composante SHS, qu'ils dépendent du CNRS ou des universités, seront

accessibles via ce portail unique. A terme, toutes les unités de recherche (y compris les unités relevant des grandes écoles et organismes de recherche) auront la possibilité de présenter leur activité.

Le choix retenu par ATHENA de ne pas procéder par questionnaire est un choix fort qui prend en compte le poids des contraintes administratives qui pèsent sur la recherche. Ce choix peut néanmoins être source d'erreurs. Aussi, toutes les équipes auront la possibilité d'ajuster leur présentation.

Confrontées à un important manque de visibilité, les laboratoires SHS bénéficieront dorénavant d'un outil pour faire connaître leurs domaines et activités de recherche. Recensant les thématiques de recherche et informations institutionnelles de chaque laboratoire, cette cartographie sera la première pierre d'un projet plus vaste de réflexion sur le domaine et d'ouverture aux sociétés.



CONTACTS

Directrice de la publication : Françoise Thibault
Responsable éditoriale : Chloé Lepart

Alliance ATHENA
190 avenue de France, 75013 Paris
T. : +33 (0)1 49 54 21 56